

PROPOSITION DE LA FOI DANS L'ORTHODOXIE

LA Lettre des évêques de France, *Proposer la foi dans la société actuelle*, s'adresse aux catholiques. Ce texte se veut une invitation à la réflexion, à la discussion en groupes à tous les niveaux, à un engagement personnel et communautaire des catholiques français d'aujourd'hui. Tout en soulevant des questions sur la manière de proposer la foi, la *Lettre* contient en fait des pistes importantes qui suggèrent déjà des éléments de réponses. L'orientation de ces éléments de réponses est telle qu'elle devrait être « recevable » également par les orthodoxes. « Recevable » est pris ici au sens fort d'une « réception » ecclésiale, comme l'Église a toujours « reçu » ce qu'elle reconnaissait pour être la foi apostolique, « la foi de nos Pères », comme disent tous les Conciles œcuméniques du premier millénaire. En d'autres termes : la foi catholique, mais non pas au sens d'universalité qui n'est qu'une conséquence de la catholicité au sens premier, étymologique de plénitude de la foi, « selon le tout ¹ » (*katholou*).

1. On trouvera une analyse très approfondie et fort éclairante de la notion de « catholicité » dans J.-M. R. TILLARD, *L'Église locale*.

Pourquoi « réception » par les orthodoxes ?

La principale raison pour laquelle les orthodoxes, en particulier ceux de France, devraient « recevoir » la *Lettre aux catholiques* de leurs évêques, c'est que les propositions de foi que cette Lettre contient, ou suggère plus ou moins explicitement, représentent dans une très large mesure un retour à nos racines communes. Ou plus exactement, de nos « sources » communes. En effet, il ne fait pas de doute que nos racines sont communes. Mais la notion de racines peut pousser certains à envisager quelque chose de statique, de plus ou moins immobile. Tandis que les « sources » sont nécessairement quelque chose de vivant, de jaillissant qui par conséquent permet toujours au présent de s'y abreuver et d'y puiser pour faire vivre l'époque contemporaine. De même, plutôt que de « retour », qui pourrait suggérer quelque chose de passéiste, il vaut mieux parler de retrouvailles. Retrouver les sources communes pourrait permettre à « l'eau vive » de couler en fleuves (voir Jn 7, 37-39) au profit de la société actuelle (voir *Lettre*, p. 40²).

Dans cette perspective de sources communes retrouvées, l'appel aux catholiques s'adresse tout autant aux orthodoxes. La question alors se pose pour eux : dans quelle mesure la visée de la *Lettre* est-elle atteinte dans la pastorale habituelle de l'orthodoxie ?

Il n'est pas facile de répondre à une telle question et cela pour plusieurs raisons. Elle comprend, en effet, plusieurs questions et plusieurs niveaux. Il s'agit entre autres de préciser ce que l'on entend par « pastorale habituelle », par la « visée » de la lettre, sans parler du sens du verbe « atteindre ».

Ecclésiologie de communion et catholicité, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Cogitatio Fidei » 191, 1995, p. 17-144.

2. Les références à la *Lettre* renvoient à l'édition : LES ÉVÊQUES DE FRANCE, *Proposer la foi dans la société actuelle. Lettre aux catholiques de France*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Documents des Églises », 1997.

Spécificités orthodoxes

La *Lettre* des évêques s'adresse tout naturellement aux catholiques de France et fait état, avec une grande lucidité, d'une diminution de la pratique traditionnelle et d'une situation où l'Église de France n'est plus majoritaire, comme par le passé. Pourtant, aux yeux de beaucoup, au plan mondial surtout, la France est encore perçue comme un pays catholique. L'orthodoxie en France représente une micro-minorité : les optimistes comptent environ deux cent mille orthodoxes. Aux yeux de cette micro-minorité aussi, la France reste essentiellement un pays catholique. Ceci est plus ou moins conscient, selon le degré d'information des orthodoxes.

Histoire et géographie.

Il y a tout d'abord une spécificité orthodoxe due à l'histoire et à la géographie. La micro-minorité orthodoxe en France, comme chacun sait, est issue de diverses vagues d'immigration venues de différentes parties du monde : le monde grec, la Russie (puis l'URSS), la Serbie (ou la Yougoslavie), la Roumanie, le Liban, pour ne nommer que les groupes les plus importants numériquement. Par le jeu des mariages dits « mixtes », et le phénomène de l'assimilation des générations, ainsi que de « conversions », beaucoup sont aujourd'hui des orthodoxes français. Mais tout en étant français, ils restent héritiers de cultures, de coutumes, de traditions liturgiques et souvent linguistiques des régions d'origine de leurs aïeux émigrés (ou exilés). En conséquence de tout cela, soit dit en passant, les orthodoxes devraient particulièrement apprécier la reconnaissance, dans la *Lettre*, des différents apports venus enrichir la nation française (*Lettre*, p. 86).

Les éléments historiques et géographiques évoqués montreront assez la difficulté de définir une « pastorale

habituelle » de l'orthodoxie. Il n'y en a pas qu'une. On comprendra aisément qu'elle ne sera pas la même dans les pays traditionnellement et très majoritairement orthodoxes, lesquels d'ailleurs ne sont pas confrontés à des situations comparables d'une Église locale à l'autre. En Grèce, l'Église et l'État ne sont toujours pas séparés, les membres du clergé sont fonctionnaires et le catéchisme fait partie du cursus scolaire. La situation rappelle par certains côtés ce que la *Lettre* évoque du passé du catholicisme en France. L'Église de Russie comprend, ne l'oublions pas, la Biélorussie et surtout l'Ukraine, et sort difficilement de plus de soixante-dix ans de mise au silence et de prise en otage par un État où l'athéisme était une religion militante et où les chrétiens vivaient comme dans un ghetto ; la société (officiellement soviétique) était l'ennemi commun. Elle est à présent déchirée par les haines nationalistes, fanatiquement intégristes, par les courants antisémites, par l'ignorance crasse d'une grande partie du clergé, faute de formation ; tout ceci met les responsables éclairés (il y en a) dans une situation impossible où la question centrale est précisément : « Comment proposer la foi dans la société actuelle assoiffée d'une dimension spirituelle de la vie ? »

Deux Églises ont été évoquées mais en fin de compte chaque Église orthodoxe aura une ou des pastorale(s) habituelle(s) correspondant à sa situation particulière. Quant à la micro-minorité des orthodoxes en France, ils n'ont pas non plus une seule pastorale habituelle commune pour tous.

L'histoire, encore une fois, peut fournir un élément d'explication à ce phénomène de multiplicité. Un exemple suffira. La révolution russe d'octobre-novembre 1917 est responsable de la venue en France de nombreux Russes orthodoxes. Ils se sont trouvés confrontés à une situation nouvelle dans l'histoire de leur Église : l'environnement n'était plus celui d'un pays traditionnellement orthodoxe ; leur orthodoxie se voyait déracinée et minoritaire. Très vite, une question fondamentale s'est posée pour eux : dans quelle mesure l'orthodoxie est-elle liée à une culture

orthodoxe séculaire et donc, comment peut-elle exister au sein d'une société majoritairement catholique ?

Deux attitudes.

En simplifiant au maximum, on peut dire que deux attitudes sont apparues et d'une certaine façon existent encore. Pour certains, l'orthodoxie est liée profondément à une culture orthodoxe consacrée par le temps. Pour eux, la vie ecclésiale consiste avant tout en une fidélité à tous les aspects d'une vie orthodoxe, russe en l'occurrence. En conséquence, la proposition de la foi suppose avant tout une transmission quasiment « répétitive » de tout l'héritage reçu et emporté dans l'exil. Il en découle quelque chose comme une double vie : la vie professionnelle au sein de la société environnante d'une part, et la pratique religieuse qui tend à devenir un monde à part, pour ainsi dire une case « privée » et coupée du reste.

Ceux, au contraire, pour qui le déracinement est apparu comme « providentiel » et non pas comme un simple accident de l'histoire, ont vite compris que l'orthodoxie était appelée à exister quel que soit l'environnement où Dieu a placé des orthodoxes. Du coup, la question vraiment fondamentale à laquelle ils ont été confrontés a été la suivante : si l'orthodoxie n'est pas *avant tout* russe, grecque, serbe, roumaine, bulgare, arabe, etc., mais a une vocation universelle de mariage avec n'importe quelle culture, quelle est sa nature profonde ? Ces hommes et ces femmes se sont aperçus que, pour trouver la réponse, il fallait apprendre, guidés par le Saint-Esprit et par la connaissance de l'histoire, notamment des sources vives, à distinguer entre le fondamental et le secondaire.

On comprendra aisément que pour ces gens-là, ainsi que pour leurs héritiers, aujourd'hui de plus en plus nombreux parmi les orthodoxes de France, la proposition de la foi pose presque exactement les mêmes questions que celles que soulève la *Lettre* des évêques aux catholiques français. Pour eux, l'essence de l'orthodoxie est « une vie nouvelle

en Christ et avec le Christ, mue par le Saint-Esprit³ », pour la gloire du Père. Autrement dit, tout comme dans la *Lettre*, proposer la foi dans la société actuelle consiste à vivre une christologie trinitaire. Pour ces orthodoxes, comme pour les évêques auteurs de la *Lettre*, la visée est donc claire, même si elle n'est pas facile à atteindre par une conversion permanente.

L'héritage.

Il s'agit donc d'une conception de l'héritage, ou de la qualité d'héritier, très proche de ce qui se dégage de la *Lettre*. L'héritage est par définition quelque chose qui doit être *reçu*, et reçu au sens fort et actif. Un héritier est celui qui fait fructifier l'héritage, par conséquent *aujourd'hui*, dans la société actuelle, et non pas celui qui enferme la richesse (ou le talent ?) dans la sécurité d'un coffre-fort, à l'abri de la pollution générée par l'évolution de la société.

Dans cette perspective, naturellement, proposer la foi ne peut en aucun cas être une simple présentation « répétitive ». Il est indispensable de faire preuve d'imagination. L'histoire, en effet, présente chaque jour des défis nouveaux, sans précédent, auxquels il faut répondre, non pas en récitant des phrases du passé, si belles et profondes soient-elles, mais en approfondissant toujours plus cette vie nouvelle en Jésus Christ, « le même hier, aujourd'hui et à jamais » (He 13, 8) avec l'aide du Saint-Esprit. C'est le même Esprit qui a inspiré la nuée des témoins (He 12, 1) de tous les temps et Il n'a pas cessé de souffler à une date quelconque du passé. Si l'Esprit ne soufflait plus aujourd'hui, il n'y aurait plus d'Église et la parole du Christ : « Je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20) serait démentie.

Faire preuve d'imagination ne signifie nullement trahir ou corriger ce que nos Pères dans la foi ont dit avant nous.

3. Serge BOULGAKOV, *L'Orthodoxie*, Paris, YMCA-Presses, 1936 (en russe), deuxième phrase du chapitre premier (trad. fse de Constantin Andronikof, Lausanne, 1980).

Bien au contraire. Si nous les appelons Pères, c'est parce qu'ils ont su proposer la foi, c'est-à-dire *l'expérience ecclésiale de Dieu*, en leur temps, à leurs contemporains, de façon telle qu'elle enseigne à faire de même en tous temps. Ils sont nos Pères parce qu'ils nous engendrent dans la foi que nous sommes appelés à proposer à leur manière, c'est-à-dire en devenant leurs fils et leurs filles *adultes* : capables de parler à notre temps.

L'imagination dont il est question ici n'a rien à voir avec une quelconque tentation de céder à des impulsions hâtives qui nous viendraient de nos instincts, de nos passions, ou de notre intelligence fermée sur elle-même, si grande soit-elle, ou encore d'une tentation démagogique d'être « modernes ». Cela reviendrait à agir de façon individualiste. Or, dans l'expérience orthodoxe, nous apprenons, petit à petit et par la dure voie de l'ascèse, que dans l'Église il n'y a pas de place pour l'individualisme. Tous sont appelés, à partir du baptême, à dépasser l'individu pour devenir des *personnes*, donc, par définition, des êtres en communion, à l'image de la Sainte Trinité. Dans cette perspective, faire preuve d'imagination signifie croître dans la réception de la parole du Christ : « Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira vers la vérité toute entière ; car il ne parlera pas de lui-même ; mais tout ce qu'il entendra, il le dira, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, car c'est de mon bien qu'il prendra pour vous en faire part. Tout ce qu'a le Père est à moi. Voilà pourquoi j'ai dit : « C'est de mon bien qu'il prendra pour vous en faire part » (Jn 16, 13-15). L'imagination consiste donc à écouter ce que l'Esprit nous dit aujourd'hui pour la société actuelle et à devenir des membres responsables de l'Église, chacun dans son charisme propre mais dans l'unité du Corps (voir 1 Co 12) et pour l'édification de celui-ci.

Rôle de la liturgie

Les orthodoxes, en théorie, disposent de moyens considérables et d'une très grande richesse pour la proposition

de la foi aux générations qui viennent et à la société actuelle. En effet, ils ont une tradition liturgique, souvent fort ancienne, et dont le meilleur est d'une qualité théologique qui n'a pas pris une ride. « En théorie » cependant, parce que trop souvent encore, malgré les progrès dus à des théologiens liturgistes comme le regretté père Alexandre Schmemmann, beaucoup d'orthodoxes n'ont pas vraiment accès à ces richesses catéchétiques, ceci à cause de déformations tardives dans la manière de célébrer.

On peut espérer une amélioration dans la proposition de la foi chez les orthodoxes en France. En effet, leur situation est en train de changer. Longtemps ils se sont ignorés les uns les autres d'une « juridiction » à l'autre. Récemment, les évêques orthodoxes canoniques, c'est-à-dire en pleine communion avec l'orthodoxie mondiale, ont reçu un statut nouveau et se sont constitués en une Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce qui représente un pas important en direction d'une synodalité et permet une concertation, notamment pour la proposition de la foi offerte dans une célébration liturgique de plus en plus « pastorale ».

En effet, les orthodoxes disposent, comme on l'a dit, d'une tradition liturgique qui pourrait représenter la forme la plus remarquable de catéchèse, de proposition de la foi. Ceci, aussi bien dans les prières sacramentelles (baptême qui comprend la chrismation/confirmation, eucharistie, mariage, et bien d'autres encore, l'orthodoxie authentique n'étant pas limitée par le fameux « septénaire » ramené du concile de Lyon de 1274, puis du concile de Florence de 1438-1439 et gardé jalousement par les « scolastiques » orthodoxes !), que dans l'hymnographie, celle des grandes fêtes et celle du cycle mobile (les huit tons ou modes). Le sanctoral est souvent moins édifiant car, à quelques exceptions près, il a tendance à se conformer à un modèle quelque peu répétitif.

Faire preuve d'imagination ne signifie nullement trahir ou corriger ce que nos Pères dans la foi ont dit avant nous.

Les prières eucharistiques.

Les deux grandes prières eucharistiques, celle dite de saint Jean Chrysostome et surtout celle de saint Basile, font

mémoire, au sens actualisant (*anamnèsis*), de toute l'histoire du salut et font clairement apparaître l'Église, dont l'eucharistie est le cœur le plus intime, comme le signe, le sacrement ou le mystère de l'unité récapitulée en Christ (*anakephalaiôsis*) de l'humanité tout entière et de toute la création. Dans l'eucharistie, cette réalité de la récapitulation devient participable par la prise de conscience de l'entrée dans le Corps du Christ, par la grâce du Saint-Esprit.

Il faut rappeler ici le caractère « réaliste » de l'eschatologie dans l'orthodoxie. Dans la tension qu'elle représente entre le « déjà » et le « pas encore », le « déjà » est senti comme réellement présent et accompli en Christ, « tout en tout » (Col 3, 11). Les deux prières eucharistiques « font mémoire », donc rendent déjà présent le « glorieux et second avènement ». Pour autant, il ne s'agit pas d'une fuite hors du temps ou d'une négation de la réalité de l'Église *in via*. En effet, dans les deux prières, surtout dans celle de saint Basile, très détaillée, sont évoquées après l'épiclese *toutes* les situations humaines sans exception et toutes les manifestations de la nature.

Ainsi, les prières eucharistiques sont une école de conscience de la réalité qui entoure les fidèles et, surtout, une invitation à assumer la responsabilité pour la tranche d'histoire qui leur est confiée. La prière, en effet, est inséparable de la sollicitude pour la réalité, que ce soit par l'action et le service – où que l'on soit placé selon les dons reçus – ou par la contemplation ; celle-ci n'est pas une fuite de la réalité mais au contraire un dur chemin dont le but est d'assumer toute la création en vue de réaliser « la plénitude du Christ » (Ep 4, 13). C'est ce que Vladimir Lossky a appelé devenir « une hypostase de la nature commune, de l'ensemble du cosmos créé⁴ ». Hypostase signifie ici le dépassement de l'individualisme.

Voilà donc à quoi est appelé à participer le fidèle dans l'eucharistie. Malheureusement, beaucoup d'orthodoxes, surtout si l'on compte au plan mondial, sont privés du

4. V. LOSSKY, « La conscience catholique. Implications anthropologiques du dogme de l'Église » dans *À l'image et à la ressemblance de Dieu*, Paris, Aubier-Montaigne, 1967, p. 186.

contact direct avec cette si belle proposition de la foi. La raison en est simple : trop souvent, les prières eucharistiques sont dites par le ministre qui préside, évêque ou prêtre, à voix basse. Pendant ce temps, le chœur ou le chantre exécute un chant censé « couvrir » la prière de l'Église, ce qui développe chez certains une fausse théologie selon laquelle il ne sied pas aux « simples fidèles » d'entendre des paroles aussi sacrées, réservées à celui qui préside. Heureusement, dans les paroisses orthodoxes de France et d'autres pays d'Occident (surtout en Amérique), grâce au très important travail du père Alexandre Schmemmann, se développe un retour à la tradition authentique de dire les prières eucharistiques à voix audible.

Les hymnes.

L'hymnographie de la tradition syro-byzantine, celle des grandes fêtes et celles du cycle mobile, représente, elle aussi, un enseignement catéchétique extrêmement riche, tout en étant doxologique. La plupart des textes de cette hymnographie sont inspirés des écrits, en particulier homilétiques, des Pères de l'Église. Souvent, les poètes compositeurs des hymnes ont purement et simplement cité des phrases de tel ou tel Père, par exemple saint Grégoire de Nazianze dont le style particulièrement poétique se prête bien à l'utilisation liturgique.

Grâce à cette hymnographie, les fidèles devraient pouvoir être imprégnés de théologie patristique. Les écrits des Pères, comme on sait, sont pour la plupart un commentaire des Saintes Écritures, Ancien et Nouveau Testament. On peut donc constater que, contrairement à ce que pensent certains, la tradition liturgique orthodoxe est très largement biblique, non seulement par les psaumes qui représentent la charpente des offices, mais aussi par ces hymnes inspirées des Pères commentant la Bible. Chaque hymne est en outre une sorte de petit sermon à caractère évidemment doxologique, mais n'est-ce pas ce que devrait être toute prédication ?

Si nous avons dit que les fidèles *devraient* recevoir une proposition de la foi par l'hymnographie très théologique – christologique et trinitaire – que leur offrent les offices, en particulier ceux des grandes fêtes et des dimanches, c'est que, malheureusement, ils ne l'entendent pas toujours. En effet, trop souvent, surtout dans la manière russe de célébrer, les paroles de l'hymnographie ne sont pas perçues par la communauté car elles se trouvent reléguées à la seconde place, la primauté absolue étant accordée à la « beauté » de la musique. Trop de praticiens de la musique liturgique ne sont pas assez conscients du caractère spécifique de celle-ci, par rapport à une musique dont le seul but est de provoquer une réaction purement esthétique. Trop de chantres, de compositeurs de musique « liturgique », de chefs de chœur sont plus attachés à l'harmonie, qui peut devenir alors quasiment de type instrumental, qu'aux paroles qui à la limite deviennent pour eux presque une gêne. La musique prime absolument. Ceci est particulièrement vrai dans la musique « russe » décadente, beaucoup plus italienne et allemande que russe, et que beaucoup d'Occidentaux appellent, à tort, musique « orthodoxe ». Dans l'orthodoxie authentique, la musique liturgique est liée aux paroles de manière telle que jamais elle ne puisse devenir un écran, si beau soit-il. Le caractère « théologique » de la musique liturgique consiste en cela qu'elle ne peut être en contradiction avec le contenu de ce qui est chanté, ni non plus détourner l'attention sur elle-même (ou pire, sur le ou les exécutants qui « s'écoutent chanter »). Le lien entre paroles et musique dans la liturgie doit être tel que les paroles chantent et que la musique proclame. Alors, seulement, l'hymnographie, paroles et musique, contribuera à proposer la foi et à former des consciences responsables dans l'Église.

La morale

Il y a peu de temps encore, on aurait pu parler d'une certaine différence entre catholiques et orthodoxes dans la

conception des uns et des autres de la morale chrétienne. Dans le contexte catholique, on avait tendance à penser la morale en termes de code auquel il fallait obéir, alors que, dans le contexte orthodoxe, la morale était et demeure quelque chose qui fait partie de la croissance en Christ et dont par conséquent chacun est responsable en tant que « conscience » de l'Église.

Les orthodoxes ne peuvent que se réjouir de voir dans la *Lettre* des évêques aux catholiques de France une tendance très nette à considérer la morale chrétienne comme une conséquence naturelle de la foi proposée, qui n'est autre que croissance en la vie en Christ. La *Lettre* suggère nettement que proposer la foi dans l'Église, c'est former des chrétiens conscients, adultes et responsables. Par conséquent, des chrétiens qui *sont* l'Église, là où ils sont, et qui sauront faire preuve d'imagination (éclairée par l'Esprit Saint) face aux problèmes éthiques, toujours nouveaux – et donc échappant à un code tout fait – que présente et présentera sans cesse la société. Une telle conception de la « liberté de la morale » (titre d'un livre du théologien orthodoxe grec Christos Yannaras) correspond exactement à ce que devrait être l'orthodoxie.

Un dernier mot, très bref : comment savoir que la visée de la *Lettre* est atteinte dans la pastorale de l'orthodoxie ? La proposition est une chose (et une chose obligatoire : « Allez... de toutes les nations faites des disciples... », Mt 28, 19) ; le résultat, le fait d'atteindre, en est une autre. Seul Dieu est juge, puisque, ayant fait tout ce que nous avons à faire, nous ne pouvons que dire : « Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous n'avons fait que ce que nous devions » (Lc 17, 10).

Nicolas LOSSKY.